LES FRANÇAIS

EN ESPAGNE.

19.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Cette pièce eut encore plus de succès que la précédente.

N. B. La plupart des faits sont empruntés à des relations de la guerre d'Espagne. *Juanito* est cependant encore moins mélodramatique que le fameux brigand *Jiène*, dont M. *Ouvrard* nous a raconté les aventures dans ses Mémoires (tome II, page 288). On trouvera peut-être extraordinaire que les soldats de la Foi brisent une madone chez l'alcade constitutionnel. Pour eux, toute image de saint trouvée chez un *negro* était suspecte comme le maître de la maison. Sur le fronton du palais des Cortès, à Madrid, il y avait une statue colossale de saint Ferdinand en adoration devant la croix. Cette statue et cette croix furent détruites par la populace un instant avant l'entrée des Français; et le lendemain, *le Diario*, en rendant compte de ce sacrilége, disait : «Puisque cette statue de saint » Ferdinand a pu rester deux ans avec les » Cortès, c'est qu'elle était *negra* comme » eux: elle devait donc partager leur sort.»

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LINCOURT, capitaine.
GLAIROT, lieutenant.
BOURGEOIS, sous-lieutenant.
Un SERGENT-MAJOR.
Un FOURRIER.
Un CAPORAL.
CROQUET, tambour.
Plusieurs SOLDATS.
Le comte DE LOS RIOS.
LA COMTESSE.
MARQUITA, sœur de la comtesse.
DON JOSÉ, amant de Marquita.
DOMINGO, prieur du couvent des Capucins.
Un CAPUCIN.
JUANITO, colonel de l'armée de la Foi.
PAYSANS ESPAGNOLS.

La scène se passe à la Guardia, village de la Manche.

Digitized by Google

LES FRANÇAIS

EN ESPAGNE.

SCÈNE I.

Un salon chez l'alcade; murs blanchis à la chaux; des chaises et des canapés en paille; pour tout ornement une madone dans le fond.

DON JOSÉ, MARQUITA.

DON JOSÉ.

Eh bien! ma chère Marquita, le comte est-il décidé à partir?

MARQUITA.

Pas aujourd'hui. Les Français sont encore loin.

DON JOSÉ.

Les Français sont à Madrid.

MARQUITA.

Impossible!

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Certes, ils ne seraient jamais entrés dans la capitale des Espagnes, si notre invincible armée avait fait son devoir. Mais les moines ont corrompu les troupes; et, je vous le dis avec toute la honte que doit en éprouver un véritable Espagnol, les Français seront peut-être ici demain.

MARQUITA.

Jésus! que faire?

DON JOSÉ.

Partir avec moi. Dans le premier village de l'Andalousie nous trouverons un prêtre qui nous mariera. Vous vous retirerez à Séville, chez mon frère, et moi je pourrai enfin aller servir comme volontaire dans les troupes de Balleisteros.

MARQUITA.

Abandonner ma sœur et son mari.

DON JOSÉ.

Qui les empêche de partir avec nous?

MARQUITA.

Un alcade constitutionnel doit-il quitter le poste que les Cortès lui ont confié? Et ma sœur, vous le savez, aime le prieur du couvent des capucins, fray Domingo....

Digitized by Google

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Bonnes nouvelles! Je viens de recevoir les journaux de Cadix. Dans la séance des Cortès, le divin Arguelles a prononcé un discours qui immortalisera la nation espagnole. Epérons en Notre-Dame-del-Pilar! la constitution triomphera.

MARQUITA.

Sans doute, puisque le jour de l'entrée des Français à Burgos Notre-Dame-del-Carmen a tourné la tête.

LA COMTESSE.

Le miracle est évidemment en notre faveur.

DON JOSÉ.

Cependant l'ennemi approche, nous n'avons pas de troupes dans cette ville, et la populace n'attend que l'occasion du pillage.

LE COMTE.

Qui oserait ici désobéir au comte de Los Rios?

DON JOSÉ.

La populace se moque bien de la noblesse, depuis qu'on l'a pervertie par des idées d'absolutisme, depuis que les moines lui prêchent que

Digitized by Google

le dernier paysan est l'égal d'un grand d'Espagne ! le plus sûr est de partir.

LA COMSESSE.

Si le peuple se révolte, fray Domingo nous protégera.

LE COMTE.

Il devrait nous être dévoué.... ; mais sa haine contre la constitution...

LA COMTESSE.

M'étonne bien dans un homme aussi instruit.

DON JOSÉ.

C'est un roturier.

LE COMTE.

Et l'on a beau faire, un homme du peuple a toujours les idées d'un homme du peuple.

MAÑQUITA.

Chut ! le voici.

DON JOSÉ.

Je gage qu'il vient nous espionner. Je vais le traiter comme il le mérite.

LA COMTESSE.

De grâce, ménagez-le. Nous pouvons avoir besoin de lui.

Digitized by Google

LES PRÉCÉDENS, DOMINGO.

DOMINGO.

Ave, Maria purissima.

TOUS.

Sin pecao concebida.

(*Domingo donne à baiser aux deux femmes un reliquaire qui pend à sa ceinture.*)

DOMINGO.

Déjà en grande toilette, mesdames! C'est sans doute pour recevoir les Français, qui arrivent aujourd'hui ?

TOUS.

Aujourd'hui!

DOMINGO.

Une dépêche du révérend père Cyrille me l'annonce.

LE COMTE.

Est-il vrai que les officiers du duc d'Angoulême aient fait fusiller une partie des habitans de la capitale?

DOMINGO.

Ils n'ont fusillé personne : ils protègent les bons comme les méchans. Oh! l'on verra bientôt qu'on a eu tort de les appeler en Espagne pour renverser cette maudite constitution, que Dieu aurait bien renversée sans eux.

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Les Français n'ont fusillé personne !

MARQUITA *et* LA COMTESSE.

C'est étonnant !

LE COMTE.

Je ne le croirai jamais.

DOMINGO.

Ils n'en valent pas mieux : ce sont toujours les Français de l'antéchrist Napoléon. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas chanté de *Te Deum* pour leur entrée à Madrid, et que tous les officiers font gras le vendredi comme dans l'autre guerre ?

MARQUITA.

Ah ! Jésus ! Marie ! faire gras un jour maigre ! On dit qu'il vaut mieux faire infidélité à son mari.

LE COMTE.

Il vaut mieux s'abstenir de l'un et de l'autre.

LA COMTESSE, *regardant Domingo.*

Sans doute... ; mais la femme qui succombe peut avoir des excuses... Dieu lui-même pardonna à la femme adultère.

DOMINGO.

Il ne pardonnerait pas ce péché avec un Français, parce que les Français sont des hérétiques.

MARQUITA.

Alors comment se fait-il qu'ils soient vainqueurs ?

Digitized by Google

DOMINGO.

Par la permission de Dieu, pour détruire la constitution ; mais ils n'en seront pas moins tous damnés. A propos, savez-vous qu'on craint beaucoup pour l'âme du curé de Madrilegos.

LE COMTE.

Comment? est-il mort ?

DOMINGO.

Il s'est tué ce matin en tombant d'une fenêtre.

TOUS.

Quel malheur !

DOMINGO.

Il avait oublié de mettre son chapelet dans sa poche : alors le pied lui a glissé, et il s'est tué.

MARQUITA.

Aussi quelle imprudence d'oublier son chapelet!

LA COMTESSE.

On doit craindre à tout moment de se rompre le cou.

DON JOSÉ.

Quelle terrible mort !

LE COMTE.

Mourir ainsi sans confession ! Disons pour lui un *De profundis*.

DOMINGO.

Que Dieu lui fasse miséricorde.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Commencez, fray Domingo.

(*Tout le monde se met en prière.*)

DOMINGO.

De profundis... (*Le psaume est récité à haute voix par versets et répons.*) Requiescat in pace.

TOUS, *se levant.*

Amen.

LA COMTESSE.

Dieu veuille avoir son âme! mais ses paroissiens ne le regretteront pas.

MARQUITA.

C'était le curé le plus dur et le moins charitable.

LE COMTE

Que va devenir sa fille?

DOMINGO.

Mais elle aura de la fortune; et puis elle est assez jolie; elle pourra faire un bon mariage *.

(*On entend le tambour et la trompette.*)

TOUS.

Ah! voici les Français...

(*Ils se mettent au balcon.*)

* Cette scène, depuis la page 230, est presque littéralement traduite d'un *saynette* qu'on joue souvent à Madrid, *la Tertulia* (l'Assemblée.)

Digitized by Google

DOMINGO.

Je vais les haranguer pour empêcher le pillage.

(*Il sort.*)

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DOMINGO.

LA COMTESSE.

Quelles belles troupes !

DON JOSÉ.

Presque aussi belles que les troupes espagnoles.

LE COMTE.

Ce qui ne nous a pas empêchés de les battre à Baylen, ces beaux Français, et de les chasser du sol de l'Espagne.

MARQUITA.

Voici la cavalerie; mais elle n'est pas française.

DON JOSÉ.

Ah! mon Dieu! ce sont les brigands de la Foi.

LA COMTESSE.

Que vois-je! Jésus! Juanito en habit de colonel!

LE COMTE.

Mon cuisinier!

DON JOSÉ.

Ce fripon que vous avez chassé?

Digitized by Google

LA COMTESSE *et* MARQUITA.

Oui, c'est lui-même.

LE COMTE.

Quelle honte pour l'Espagne de voir un cuisinier colonel!

LA COMTESSE.

Le général français viendra sans doute loger chez nous : il faut tout préparer pour le bien recevoir.

MARQUITA.

Il faudra l'inviter à dîner : en France c'est l'usage.

DON JOSÉ.

Et lui donner un dîner à la française.

LA COMTESSE.

Oui, oui, des garbanzos, des tomates et de la morue sèche. C'est samedi.

DON JOSÉ.

Mais puisqu'ils ne font pas maigre...

LE COMTE.

C'est égal : nous ne pouvons pas nous damner pour eux. (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

Place publique. Les Français sont rangés en bataille dans le fond.

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, UN SERGENT-MAJOR, UN FOURRIER, JUANITO.

LINCOURT.

Allons, dépêchons-nous. (*Au sergent-major.*) Vous commanderez douze hommes pour le corps-de-garde de la place; ils s'établiront là sous la première arcade; un homme dans le clocher pour voir ce qui se passe dans la campagne, et quinze hommes de grand'garde avec un sergent. Ce sera assez.

LE SERGENT-MAJOR.

Si ce n'est pas trop : l'Espagnol est si lâche !

GLAIROT.

Oui, mais il ne faut pas s'y fier... Je le connais, moi.

JUANITO, *s'approchant.*

Seigneur capitaine, moi, je vais avec mes troupes me loger chez l'alcade, qui est un *negro*.

LINCOURT.

Non, s'il vous plait. Nous n'avons pas besoin

Digitized by Google

de l'armée de la Foi. Je vous défends de rester ici. Allez-vous-en plus loin, au diable, si vous voulez. (*Juanito sort.*)

LE SERGENT-MAJOR.

Ces brigands-là sont toujours à rôder autour de nous pour voir s'ils ne pourront pas nous voler quelques sabres, quelques schakos ou quelques sacs.

LINCOURT.

Fourrier, allez faire le logement de messieurs les officiers. Toute la troupe se logera militairement dans cette *posada*, en face. Combien avons-nous d'hommes?

LE FOURRIER.

Cent seize, y compris le détachement de la troisième compagnie.

LINCOURT.

Vous ferez un bon de cent ving rations complètes.

GLAIROT.

Et si l'alcade répond qu'il n'a pas de viande, menacez-le de saisir ses cochons. Dites-lui : « *Matar los puercos* à toi. » Cela le fera trembler. Puisqu'il est défendu cette fois-ci de fusiller les alcades, il faut au moins les intimider un peu.

Digitized by Google

LINCOURT, *au fourrier.*

Allez, je vous attends ici.

LE FOURRIER.

Oui, capitaine.

(Il sort. Le sergent va vers les troupes, et commande les différens postes, qui défilent.)

GLAIROT.

Dites donc, capitaine, nous voilà encore dans un joli port de mer!

LINCOURT.

Quel abominable pays!

GLAIROT.

Je vous le disais bien; ce n'est pas ici comme en Allemagne: les habitans sont de vrais sauvages. Nous venons les délivrer, et ils se cachent comme des taupes.

BOURGEOIS.

C'est drôle! Mon père, qui est député, m'écrit de Paris qu'on nous reçoit très-bien en Espagne, et que tous les habitans viennent au-devant de nous avec des guirlandes de fleurs.

GLAIROT.

Ton père est donc bête?

BOURGEOIS, *fièrement.*

Non: il est député.

Digitized by Google

GLAIROT.

Les députés! ça ne sait rien de rien, excepté deux ou trois qui ont servi. Mais ton père n'a pas fait plus de campagne que toi. Écris-lui de ma part que j'ai vu toute la dernière guerre, moi, et que je lui dis que cette campagne-ci est une bêtise, parce qu'en Espagne on n'a que du désagrément, et parce que... enfin, c'est mon opinion.

BOURGEOIS.

Il fallait pourtant bien rétablir la religion.

GLAIROT.

La rétablir ! mais il y a déjà plus de prêtres que de fourmis.

BOURGEOIS.

Et la noblesse ?

GLAIROT.

C'est donc pour elle que nous venons? Nous n'avons que la canaille pour nous.

LINCOURT.

Glairot a raison. S'il fallait dire ce que nous sommes venus faire ici, je serais bien embarrassé.

BOURGEOIS.

Écoutez, capitaine : si vous lisiez les lettres de mon père...

Digitized by Google

LINCOURT.

Eh bien! vous dit-il que Cadix sera pris dans quinze jours?

GLAIROT.

Ton père, qui est député, ne sait pas que je suis resté deux ans devant Cadix, moi, et que nous n'avons pas pu le prendre.

BOURGEOIS.

Oui; mais papa dit que Cadix, étant bloqué par la flotte française, sera pris par la famine.

LINCOURT.

Le blocus ne durera guère. voilà l'équinoxe, et les vaisseaux seront forcés de quitter la côte.

BOURGEOIS.

Qui vous dit qu'il y aura un équinoxe cette année?

LINCOURT, *souriant.*

Comment donc?

GLAIROT.

Tout ce que je puis vous certifier, c'est que je suis resté dix ans en Espagne, et que je n'en ai jamais vu.

LINCOURT.

Glairot, mon ami, vous n'êtes pas savant.

GLAIROT.

Pardon, capitaine : je connais ce pays-ci aussi

Digitized by Google

bien que vous pouvez connaître l'Allemagne... Ah! voilà un moine qui vient en députation avec les notables, comme dans les comédies; de vrais sans-culottes, on peut le dire, car ils n'en ont pas.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGO *et* PAYSANS.

DOMINGO, *à Glairot.*

Seigneur commandant...

GLAIROT.

Tiens! il me prend pour le commandant, parce que je suis le plus gros! Quel peuple! Ce n'est pas moi le commandant. (*Montrant Lincourt.*) Le voilà.

DOMINGO, *à Lincourt.*

Seigneur commandant, je viens vous complimenter au nom des héroïques habitans de cette ville, et vous demander l'arrestation de tous les constitutionnels, ennemis de Dieu, de notre roi et des Français.

LINCOURT.

Y en a-t-il beaucoup ici?

DOMINGO, *lui donnant un papier.*

Voici la liste.

Digitized by Google

LINCOURT, *lisant.*

Le comte de Los Rios, le marquis de Casa-Grande, le seigneur Don José... Mais voilà deux pages pleines de noms!

DOMINGO.

Seigneur, vous ne serez pas en sûreté tant que vous n'aurez pas puni ces scélérats; mais le plus dangereux de tous c'est le comte de Los Rios, alcade de cette ville.

LES PAYSANS.

Muera! muera!

DOMINGO.

Le peuple demande qu'on le fusille.

LINCOURT.

C'est bon : on verra. Votre village a l'air pauvre?

DOMINGO.

Oh! très-pauvre. Vous nous avez pillés cinq fois dans la dernière guerre.

GLAIROT.

Si on t'a pillé, c'est que tu le méritais. Mais je suis bien sûr que tu as encore du bon vin et des jambons dans ton couvent.

DOMINGO.

Tout notre couvent est à la disposition de vos

Digitized by Google

seigneuries; mais, dans notre couvent, il n'y a rien.

(*On entend des coups de fusil et des cris.*)

LINCOURT.

Aux armes! allons.

(*Tout le poste prend les armes. Au bruit du tambour, les soldats sortent de l'auberge, et se forment en bataille sur la droite de la scène.*)

DOMINGO.

Ne craignez rien seigneur : ce sont les royalistes qui célèbrent votre arrivée.

LES PRÉCÉDENS, DON JOSÉ.

DON JOSÉ, *à Lincourt.*

Ah! seigneur officier, protégez-moi! Les soldats de la Foi pillent ma maison; ils vont y mettre le feu.

DOMINGO, *bas à Lincourt.*

Seigneur, c'est un négro.

LINCOURT.

Que m'importe? Vite, trois patrouilles et ramenez-moi les pillards.

(*Des soldats partent avec don José.*)

Digitized by Google

DOMINGO.

Seigneur commandant, c'est un franc-maçon.

LES PAYSANS.

Mueran los maçones!

LINCOURT, *aux paysans.*

Retirez-vous : je sais ce que j'ai à faire.

(*Domingo et les paysans s'en vont.*)

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, SOLDATS.

GLAIROT.

Heim! voilà-t-il une belle campagne! Quand je vous disais...

BOURGEOIS.

Il semble que la canaille soit aristocrate et la noblesse libérale.

GLAIROT.

Bien pis que ça : on ne trouve rien à manger.

LINCOURT.

Nous aurions peut-être mieux fait de rester chez nous.

BOURGEOIS.

Les Espagnols se seraient tous exterminés.

GLAIROT.

Tant mieux! bon débarras sur la terre.

Digitized by Google

LES PRÉCÉDENS, UN CAPORAL FRANÇAIS; *ensuite* JUANITO *et trois* ESPAGNOLS.

LE CAPORAL.

Capitaine, c'était cette vermine de la Foi qui pillait une maison. Les uns disaient comme ça : C'est un négro; les autres, Un juif; les autres, Un maçon! Finalement nous en avons tué trois, je ne sais pas de quel parti. Le reste s'est sauvé. Nous avons fait quatre prisonniers : v'là mes hommes qui les amènent. (*Arrivent trois soldats de la Foi et Juanito conduits par des Français. Montrant Juanito.*) Capitaine, c'est le chef des brigands, le plus scélérat : il avait déjà volé trois chemises.

LINCOURT, *à Juanito.*

Que faites-vous ici? Ne vous ai-je pas ordonné de partir.

JUANITO.

Seigneur capitaine, vous n'êtes que notre allié; je suis colonel espagnol, et je n'obéis qu'au roi d'Espagne.

GLAIROT.

Insolent coquin!

(*Il lui donne un soufflet.*)

Digitized by Google

LINCOURT.

Va-t'en vite; que je ne te revoie plus, ou je te fais fusiller avec toute ta bande. (*Aux soldats.*) Relâchez-les; mais s'ils rentrent dans le village, qu'on tire dessus.

(*Juanito et les Espagnols se retirent.*)

GLAIROT.

Ils ne disent pas seulement merci quand on leur fait grâce!

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, LE FOURRIER.

LE FOURRIER.

Capitaine, voilà des billets de logement. Vous êtes chez l'alcade. Ce n'est pas très-propre, mais il y a deux jolies bourgeoises.

BOURGEOIS.

Et dans mon logement, y en a-t-il aussi?

LE FOURRIER.

C'est possible: vous êtes chez le curé.

GLAIROT, *riant.*

Chez le curé! Ah! ce pauvre Bourgeois! ils vont t'empoisonner comme un caniche. Tu es sûr de ton compte: tu peux l'écrire à ton père,

Digitized by Google

qui est député. J'en sais quelque chose, moi qui ai encore une inflammation d'estomac du poison de la dernière guerre.

(*Les officiers et le fourrier sortent; les soldats de garde s'avancent.*)

LE SERGENT, CROQUET, LES SOLDATS DE GARDE.

CROQUET.

V'là encore une victoire.

UN SERGENT.

Quelle victoire, petit tapin?

CROQUET.

Eh! bien, la victoire... d'avoir pris la ville.

1er SOLDAT.

Mais il n'y havre pas de troupes d'ennemis!

CROQUET.

Il est bon, l'Alsacien, « il n'y havre pas d'en-» nemis! » Pourquoi? parce qu'ils se sont en allés. Pourquoi se sont-ils en allés? parce qu'ils ont eu peur. Si personne ne cédait, il n'y aurait jamais de victoire.

LE SERGENT.

Au fait, c'est juste.

Digitized by Google

CROQUET.

Est-ce que nous ne sommes pas vainqueurs, voyons? Le dernier Français est plus que le roi d'Espagne. Si Sa Majesté Ferdinando VII venait là, sur cette place, et me disait : M. Croquet, quoi que vous faites ici, s'il vous plaît? Je lui dirais : Je ne te connais pas, je suis vainqueur.

2me SOLDAT.

C'est vrai, parbleu! nous sommes tous vainqueurs.

CROQUET.

Quand nous rentrerons en France, nous verrons toutes les villes d'Espagne écrites en lettres d'or sur les arcs de triomphe. La Guardia, cette ville-ci, elle y sera comme les autres. Si une petite femme vient me dire : Monsieur le tambour, s'il vous plaît, qu'est-ce que c'est que La Guardia? Je lui dirai : C'est notre prise; et je ne mentirai pas.

LE SERGENT.

On ne mettra pas La Guardia sur les arches de triomphe. Ce n'est pas assez conséquent.

CROQUET.

Bah! sur la fontaine de la place du Châtelet,

Digitized by Google

à Paris, on a bien mis Ulm. Ulm, c'est un nom aussi bête que La Guardia.

(*Il allume sa pipe.*)

1er SOLDAT.

Ce petit Croquet! c'être pas plus haut qu'une potte et ça fume téjà!

CROQUET.

Je fumais en noürrice, avec la pipe de mon père.

2me SOLDAT.

Est-ce que tu as connu ton père, toi?

CROQUET.

Sûr! Mon père, c'est l'ex-troisième de ligne. Je suis enfant de troupe.

LE SERGENT.

Oh! l'ex-troisième de ligne! c'est lui qui a joliment ravagé ce pays-ci dans la dernière guerre. Voyez là-bas ce couvent tout brûlé, et puis ces maisons à droite, et puis celles-là de l'autre côté!

CROQUET, *avec joie.*

Ah! comme c'est bien brûlé! quel carnage!... Brave troisième! je t'admire!

2me SOLDAT.

L'Espagnol ne sera jamais assez malin pour rebâtir là-dessus.

Digitized by Google

CROQUET.

C'est brûlé jusque dans les fondemens ; la terre est en cendres : quel bonheur ! Il paraît tout de même qu'alors on s'amusait mieux.

LE SERGENT.

C'est une façon de parler, car on nous assassinait comme des mouches. Mais, par exemple, on se permettait les religieuses.

2me SOLDAT.

Pourquoi donc qu'on ne se les permet pas cette fois-ci ?

LE SERGENT.

Il y a contre-ordre, et puis il paraît qu'on veut établir ici notre religion.

1er SOLDAT.

Ils n'être donc pas du même relichion que nous ?

CROQUET.

Tiens ! tu ne sais pas ça, toi, l'Allemand ? Tu n'as pas vu, dans des églises, que leur bonne vierge est négresse ? Et puis ils ont des saints avec des habits de général et des bottes à revers : ce ne sont pas les mêmes que chez nous. Il y a plus : ici tous les curés sont mariés.

LE SERGENT.

C'est faux.

Digitized by Google

CROQUET.

Écoutez, sergent : par respect, je ne veux pas vous contredire; mais je sais ce que je dis. Pour tout ce qui concerne les femmes, vous pouvez vous en rapporter à moi : j'ai des informations de bonne part.

1er SOLDAT.

Sacramente, puisqu'on veut chancher la relichion, on devrait bien ravacher les couvens des relichieuses.... : on rirait.

CROQUET.

Ce n'est pas mon idée : jamais de brutalité avec les dames. Un mot, de la douceur, de l'amabilité, une rose et un verre de vin, ça suffit. Je puis le dire par expérience à Madrid.

2me SOLDAT.

Laisse-nous donc tranquilles... : on croirait que toutes les femmes couraient après toi.

CROQUET.

Je sais ce que je dis. Mais vous autres, vous ne pouvez pas réussir avec les Espagnolesses : vous ne connaissez pas leur jargon. Qu'est-ce que vous pouvez leur dire ? Signora, et puis v'là tout. Moi, à la faveur de la langue, j'entre dans une maison, et je dis : « Mucho calor. » C'est comme qui dirait en français : Il fait bien chaud. Il faudrait se

Digitized by Google

rafraîchir, que je dis, toujours dans leur patois. Le mari répond : « Nous n'avons que de l'eau fraîche, agua fria. » Vous savez bien qu'il n'y a jamais que de l'eau dans les maisons d'Espagne. Alors je fouille à ma poche, et je lui dis : « Vilain singe, va chercher pour deux sous d'eau-de-vie. » Quand il est sorti, je ferme la porte. La bourgeoise me dit : « Ah! gentil tambour! » Je lui dis : « Silence. » Et voilà. Ce n'est pas difficile; mais il faut connaître la langue. Eh! tenez, voilà une Espagnolesse qui passe là-bas. Je vais lui dire bonjour, et je parie que vous la verrez rôder ce soir autour du corps-de-garde pour me donner des oranges. (*Il s'éloigne.*)

1er SOLDAT.

Dites donc, sergent, vous qui être ancien, savez-vous si nous restir long-temps en Espagne? Je ne respire qu'à m'en aller à Strasbourg.

LE SERGENT.

Nos chefs aussi, car l'Espagne est très-ennuyeuse pour les chefs. Napoléon, dans le temps, ne s'y plaisait pas, et je pense que notre prince ne s'y amuse pas non plus.

2me SOLDAT.

Je crois bien. Lui qui a un si beau logement aux Tuileries, avec des rideaux de soie, ça doit

Digitized by Google

lui paraître dur de loger dans ces sales *posadas* espagnoles.

LE SERGENT.

Un pays de montagnes comme ici, ça ne peut plaire qu'aux voleurs et aux fournisseurs.

1er SOLDAT.

Les fournisseurs ! voilà de fameux rogneurs de portions ! Si les brigands pouvaient attaquer leur voiture !

2me SOLDAT.

Ils s'entendent avec eux.

LE SERGENT.

Ces pékins-là, quand je les vois rouler en calèche avec un chapeau de général, ça me vexe... Si le prince connaissait leur rubriques, il les ferait fusiller : car le prince, lui, c'est un brave homme, le père du soldat.

2me SOLDAT.

A propos, je me suis laissé dire que la régence lui avait offert la couronne du pays en souveraineté.

LE SERGENT.

C'est exact : je le tiens du domestique d'un aide-de-camp. Mais le prince leur za répondu : Merci, vous êtes un trop vilain peuple.

(*Un capucin quéteur arrive.*)

Digitized by Google

LES PRÉCÉDENS, LE CAPUCIN.

LE CAPUCIN.

Por las almas, señores.

2me SOLDAT.

Ah! la bonne face! Il faut appeler Croquet : il nous fera rire. Eh! Croquet, v'la un capucin! Arrive donc!

CROQUET, *saluant le capucin.*

Bonjour, vilain soldat! Comment que tu te portes? et ton épouse?

LE CAPUCIN, *présentant sa tirelire.*

Por las almas, señor.

CROQUET.

J'entends bien : tu quêtes pour les âmes de l'enfer qui n'ont pas d'argent. Mais, dis-moi un peu, est-ce toi qui leur portes ça toi-même?

(*Tous les soldats rient.*)

LE CAPUCIN.

Si señor.

CROQUET.

Il dit oui, encore! Je crois te reconnaitre. Je t'ai vu dans le temps défiler la parade à Lille en Flandre : tu étais caporal sapeur. La belle barbe!

Digitized by Google

(*Il prend sa barbe et lui secoue la tête. Tous les soldats rient.*)

LE CAPUCIN, *avec colère.*

Señor !

CROQUET.

Je ne l'ai pas fait exprès, pardon. Mais, dis-moi un peu : c'est ta mère qui t'a donné ces bas-là ?

(*Il frappe avec une baguette sur les jambes nues du moine. Les soldats rient.*)

LE SERGENT.

Ce diable de Croquet ! je ne sais pas où il prend tout ce qu'il dit.

CROQUET.

Oh ! ce n'est pas malin de mystifier un Espagnol : ce peuple-là n'a pas de réponse. (*Il passe derrière le moine, tire son capuchon, et frappe avec sa baguette sur sa tête rasée.*) Capucin, donne-moi donc l'adresse de ton perruquier : il coupe bien les cheveux.

LE CAPUCIN, *avec colère.*

Señor !

CROQUET.

Oh ! ce gredin-là, quels yeux il fait ! voyez donc.

1er SOLDAT.

Il havre l'air d'un fameux brigand.

Digitized by Google

LE SERGENT.

Il a assassiné plus d'un Français dans l'autre guerre, allez.

1er SOLDAT.

Il havre peut-être un poignard dans son poche. (*Au moine.*) Havres-tu un poignard, Mandrin?

LE CAPUCIN.

No comprehendo.

CROQUET.

Il ne comprend pas, qu'il dit.

1er SOLDAT.

Oh! quelle pête de nation. Ça n'entendre ni le français ni l'allemand! Quelle langue que tu parles donc, sauvage?

CROQUET.

Il parle sa langue nasale. On ne peut pas l'en blâmer. Je vais l'interroger, moi. (*Au moine.*) Capucino, tener usted navaja?

LE CAPUCIN.

Si señor.

(*Il tire un grand couteau de sa poche.*)

TOUS.

Oh! le scélérat! il a un poignard! il venait nous égorger!

Digitized by Google

CROQUET.

Et me voler mon cœur d'or que ma bourgeoise m'a donné à Baïonne.

LE SERGENT.

Il faut le mettre au violon.

CROQUET, *tirant son capuchon.*

En prison, capucin! A la carcel, ladron!

LE CAPUCIN.

A la carcel!

LE SERGENT.

Allons, marcheras-tu?

(*Tous les soldats le frappent et le traînent dans le corps-de-garde. Domingo, qui a vu tout, s'avance pour réclamer le moine.*

CROQUET.

Nous l'avons échappé belle, tout de même.

LE SERGENT.

Voilà les moines qui se révoltent : ça recommence comme dans la dernière guerre.

CROQUET.

Si aussi bien nous avions été endormis, tout le poste était assassiné.

(*Ils rentrent dans le corps-de-garde.*)

Digitized by Google

DOMINGO, UN FACTIONNAIRE.

LE FACTIONNAIRE.

Alte-là! on ne passe pas.

DOMINGO.

C'est pour parler à l'officier.

LE FACTIONNAIRE.

Il n'y est pas.

DOMINGO.

Je viens réclamer....

LE FACTIONNAIRE, *le mettant en joue.*

Passe au large, ou je te tue.

DOMINGO, *se retirant de l'autre côté, à lui-même.*

Oh! les damnés de Français! Quand le roi sera libre, si nous pouvions les empoisonner tous le même jour!

DOMINGO, JUANITO, *avec une casquette et un grand manteau brun.*

JUANITO.

Bonjour, seigneur Domingo! Je vous cherchais.

DOMINGO.

Eh! c'est Juanito, le cuisinier du comte de Los Rios!

Digitized by Google

JUANITO.

Oui, seigneur frayle. Je viens pour la punition de tous les comtes et de tous les marquis de cette ville. (*Il ouvre son manteau.*)

DOMINGO.

Un habit de colonel !

JUANITO.

Colonel de l'armée de la Foi, pour détruire la constitution.

DOMINGO.

Que saint Jacques te bénisse !

JUANITO.

Avec cette constitution du diable, je serais encore cuisinier : tous les grades, tous les honneurs étaient pour les riches et pour les marquis. Mais, grâce à Notre-Dame-del-Pilar, voilà le tour des domestiques, et malheur aux maîtres.

DOMINGO.

Mais qui t'a nommé colonel ?

JUANITO.

Moi-même, seigneur. Nous n'avons plus besoin de tous ces brevets, de toutes ces écritures de Satan, inventées par la constitution et les hérétiques.

DOMINGO.

As-tu des soldats avec toi ?

Digitized by Google

JUANITO.

Deux cents contrebandiers, ennemis jurés de la douane, de la noblesse, des francs-maçons et des Français. Votre couvent est vaste; nous allons nous y cacher, et, dès que les Français seront partis, nous rétablirons la paix dans cette ville.

DOMINGO.

Mais quand partiront-ils ?

(*Une procession passe; Domingo s'agenouille, ainsi que Juanito, qui baise la terre.*)

JUANITO, *se relevant.*

Vous avez raison... Au lieu d'attendre qu'ils partent, si nous les assassinions cette nuit même....? C'est facile : nous sortons du couvent à minuit, et massacre général. Après... on en accusera les constitutionnels.

DOMINGO.

Juanito, mon enfant, tu as de l'esprit.

JUANITO.

Point de grâce surtout pour la famille du comte de Los Rios.

DOMINGO.

Excepté la comtesse.

JUANITO.

Oh! seigneur frayle, vous aimez donc toujours les jolies dames?

Digitized by Google

DOMINGO, *lui frappant sur la joue.*

Qui t'a dit cela, fripon?

JUANITO.

Soyez tranquille, je suis discret.

DOMINGO.

Juanito, tu respectes la religion : saint Jacques te bénira.

JUANITO.

Eh bien! seigneur, nous épargnerons la comtesse; mais mort au comte, à son intendant, et à tous les Français!

DOMINGO.

Mort aux hérétiques de toutes les nations! Viens dans notre couvent; nous te donnerons des cartouches, et je bénirai des balles pour tes soldats! (*Ils s'en vont ensemble.*)

SCÈNE III.

La maison de l'alcade.

LINCOURT, LE COMTE, LA COMTESSE, MARQUITA.

LE COMTE.

Seigneur commandant, disposez de cette maison comme de la vôtre.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Choisissez l'appartement qui vous conviendra le mieux... Nous vous avons fait préparer à dîner.

MARQUITA.

Si l'on servait dans ce salon...? La vue est plus belle, et le seigneur commandant aimera peut-être mieux...

LINCOURT.

Mesdames, je serais désolé de causer le moindre embarras...

LE COMTE.

Nous sommes trop flattés de recevoir un officier français.

LA COMTESSE.

Nous aimons tous beaucoup les Français.

LINCOURT.

Madame, vous êtes trop bonne.

LE COMTE.

On vous a peut-être déjà prévenu contre moi. Je suis noble et constitutionnel, attaché à ma religion et à mon roi; mais jamais je n'ai été franc-maçon.

LINCOURT, *souriant.*

Quand vous le seriez, il n'y aurait pas grand mal; je le suis bien, moi.

TOUS.

Vous êtes franc-maçon?

Digitized by Google

LINCOURT.

Oui, de la loge d'Anacréon, Orient de Paris.

TOUS.

Jésus! Maria! (*Ils font le signe de la croix.*)

LE COMTE.

Et vous êtes ennemi de la constitution?

LINCOURT.

Pas du tout: je suis très-constitutionnel. Nous avons une constitution aussi en France, et je la défendrais bien si on voulait la détruire. Mais je crois qu'on veut tout simplement modifier quelques articles de votre charte et rétablir la religion.

LA COMTESSE.

Quelle religion?

LINCOURT.

La vôtre.

MARQUITA.

Mais nous sommes catholiques.

LINCOURT.

Je le sais bien. Mais on croit à Paris que vous n'avez plus de religion.

LE COMTE.

Les Cortès n'ont aboli que la bulle des croisades: c'est donc pour la rétablir que vous venez?

LINCOURT.

Je l'ignore. Je ne me connais pas en bulle: je suis protestant.

Digitized by Google

TOUS.

Protestant !

LINCOURT.

Oui, luthérien, huguenot, si vous entendez mieux.

TOUS.

Huguenot !

(Il font le signe de la croix, et Marquita va tirer un petit rideau de soie verte devant la madone, pour qu'elle ne voie pas Lincourt.)

LE COMTE.

Comment, seigneur, vous êtes huguenot ?

MARQUITA, *à part.*

Quel dommage ! un si beau garçon !

LA COMTESSE.

Seigneur officier, si vous restez long-temps dans cette ville, nous espérons vous convertir.

MARQUITA.

Oh ! mon Dieu ! huguenot ! Mais un officier huguenot doit avoir bien peur à la guerre.

LINCOURT.

Pourquoi donc, madame ?

LE COMTE.

Si vous êtes tué, et vous devez l'être plutôt qu'un autre, vous allez tout droit en enfer.

Digitized by Google

LINCOURT, *souriant.*

Eh bien, je n'y pense pas. D'ailleurs, en enfer, fait-il plus chaud qu'en Espagne?

MARQUITA.

Jésus! plus chaud qu'en Afrique! Nous vous apprendrons tout cela. (*Bas à la comtesse.*) Pauvre jeune homme! il est bien ignorant.

LES PRÉCÉDENS, BOURGEOIS.

BOURGEOIS.

Ah! capitaine... j'ai bien manqué d'être tué.

LINCOURT.

Qu'y a-t-il donc?

BOURGEOIS.

En arrivant chez mon hôte, je frappe à la porte : personne ne me répond. Je frappe plus fort: alors on me jette sur la tête une pierre qui pesait au moins vingt livres. Si je ne m'étais pas reculé, j'étais mort. Voyez j'en ai la joue toute écorchée. C'est abominable! Aussi je vais l'écrire à mon père, qui est député.

LA COMTESSE, *à Bourgeois.*

Mon Dieu! vous êtes couvert de sang!

LE COMTE.

Seigneur officier, vous logerez ici.

Digitized by Google

MARQUITA.

Nous vous soignerons.

BOURGEOIS.

Ma blessure est peu de chose, mais je meurs de faim.

LE COMTE.

Sans façon, faites-nous l'honneur de dîner avec nous.

BOURGEOIS.

Avec grand plaisir. (*Bas à Lincourt.*) Vraiment, les constitutionnels espagnols sont fort aimables.

LE COMTE.

Messieurs, le dîner est servi. Si vous voulez...

LES PRÉCÉDENS, GLAIROT.

GLAIROT.

Capitaine, en marche! voilà l'ordre qui arrive.

(*Il remet une dépêche.*)

LINCOURT.

Voyons. (*Il lit.*) Il paraît qu'un parti de constitutionnels s'est montré à deux lieues sur la gauche de la route... : ordre d'aller le reconnaître.

Digitized by Google

LE COMTE.

Quoi! seigneur officier, vous partez? vous nous quittez.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! qu'allons-nous devenir!

LINCOURT.

Rassurez-vous, madame : j'emmène avec moi les hommes de la Foi; leur colonel me suit comme mon ombre. Ainsi rien à craindre pendant mon absence.

GLAIROT.

Je vous conseille toujours, monsieur le comte et madame la comtesse, de barricader vos portes de peur d'accident, car il paraît que, dans votre pays, les royalistes n'aiment pas singulièrement la noblesse.

BOURGEOIS, *à part.*

On n'y conçoit rien.

LINCOURT, *baisant la main de la comtesse.*

Adieu, madame... J'espère être de retour ce soir ou demain matin.

LA COMTESSE.

Que Dieu vous accompagne!

MARQUITA.

Que Notre-Dame vous protége!

Digitized by Google

GLAIROT, *au comte.*

Permettez, monsieur l'hidalgo, que nous embrassions ces dames : c'est la coutume en France dans les logemens. (*Il embrasse la comtesse et Marquita. A Bourgeois, qui veut faire comme lui.*) Embrasse donc monsieur le comte : c'est la coutume en Espagne. Ton père qui est député, ne te l'a pas dit ?

(*Bourgeois embrasse le comte. Les trois officiers sortent.*)

LA COMTESSE.

Ces Français sont d'une amabilité !

MARQUITA.

Quel dommage que leur commandant soit huguenot !

LE COMTE.

Il faut espérer qu'il se convertira, avec la grâce de Dieu.

LA COMTESSE.

Un constitutionnel ne peut pas long-temps rester dans l'hérésie.

LE COMTE, LA COMTESSE, MARQUITA, JUANITO, *et plusieurs* SOLDATS DE LA FOI.

JUANITO.

Bonjour, illustre comte de Los Rios !

Digitized by Google

LA COMTESSE ET MARQUITA.

Jésus! c'est Juanito!

(Elles veulent fuir; les brigands les retiennent.)

JUANITO.

Vous êtes étonnés de me revoir!

LE COMTE, *parlant par la fenêtre.*

Pedro, Pedro, cours demander du secours au commandant français.

JUANITO.

C'est inutile : ils sont partis, vos amis les Français; et c'est moi qui suis maintenant le commandant. Diable! voilà un dîner tout préparé! Il paraît que les négros espagnols traitent bien les négros français... Voyons si le nouveau cuisinier du comte de Los Rios vaut l'ancien. (*Il se met à table.*) Voilà des œufs aux tomates qui sont détestables! Le cuisinier qui les a préparés mérite une amende de trois cents piastres, que le comte de Los Rios voudra bien me payer, sauf à les retenir sur les gages du coupable. (*Il continue de manger.*) Cette morue a trop mauvaise mine. Cinq cents piastres d'amende pour la morue. (*Entre un domestique qui se place derrière Juanito avec une serviette sous le bras et se dispose à le servir:*

Digitized by Google

Juanito le reconnaît.) Eh! c'est toi, Pédrille?... Assieds-toi, mon garçon, et dîne avec moi. Les colonels de la Foi ne sont pas fiers. Comte de Los Rios, à toi la serviette! (*Il la lui jette.*) et donne des assiettes.

(*La comtesse et Marquita font des signes de croix.*)

LE COMTE.

Crois-tu coquin, que le comte de Los Rios...?

JUANITO.

D'après notre sainte religion, tous les hommes sont égaux. Aujourd'hui les premiers sont les derniers. Je t'ai servi assez long-temps; à ton tour de me servir. (*A ses hommes.*) S'il ne prend pas la serviette, serrez-la autour de son cou. (*Les soldats de la Foi forcent le comte d'obéir.*) Bien! A la santé de l'invincible Trappiste et de la sainte inquisition.

(*Il boit.*)

TOUS LES SOLDATS.

Vive le roi absolu! vive l'inquisition!

JUANITO.

Marquita, venez m'embrasser.

MARQUITA.

Ah! Jésus! Maria!

Digitized by Google

1er SOLDAT.

Une négra comme vous ne doit invoquer que le diable.

(*Il la traîne vers Juanito; le comte veut la défendre.*)

JUANITO.

Comte de Los Rios, tu es un mauvais domestique : je te chasse. Qu'on le mène en prison.

LA COMTESSE.

Grâce! grâce!

JUANITO.

En prison aussi la comtesse. Allons!

1er SOLDAT.

Dans la prison de la ville?

JUANITO.

Le comte, oui... La comtesse dans le couvent des capucins.

2me SOLDAT.

Seigneur colonel, voilà une madone qui a un collier de perles : j'ai envie de le prendre pour la madone de mon village.

JUANITO.

Oui, puisqu'elle a pu rester dans une maison de constitutionnels, c'est qu'elle ne vaut pas mieux qu'eux... Il faut la punir... Donne-moi le collier.

Digitized by Google

(*Un soldat arrache le collier et le donne à Juanito.*)

2me SOLDAT, *à la madone.*

Négra, voilà comme l'armée de la Foi traite les hérétiques et ceux qui les protégent.

(*Il lui coupe la tête et la jette par la fenêtre.*)

JUANITO.

Allons, conduisez en prison tous ces enfans de Satan, jusqu'à ce qu'on les fusille.

1er SOLDAT.

Il faudrait faire dire au comte où est son argent.

JUANITO.

Je saurai bien le trouver.

3me SOLDAT, *montrant Marquita.*

Faut-il emmener aussi la petite?

JUANITO.

Non, je la confisque pour moi. Elle est jeune encore et peut se convertir.

(*Le comte, la comtesse, Marquita, sont emmenés par les gens de la Foi, qui sortent aussi. Au même instant entrent des paysans déguenillés, qui cassent et pillent tout, aux cris de* Meure la noblesse! meure la constitution! vivent l'inquisition et le roi absolu!)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

L'intérieur d'une posada sur la place publique.

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS.

LINCOURT.

A quoi bon faire un bulletin? cela n'en vaut pas la peine.

BOURGEOIS.

Capitaine, puisque tout le monde en fait.

LINCOURT.

Eh bien, rédigez-le avec Glairot. Moi, je vais prendre les dispositions nécessaires pour emmener nos prisonniers. (*Il sort.*)

BOURGEOIS, *à un soldat.*

François, mon portefeuille... (*François apporte un portefeuille et se retire. — A Glairot.*) Voyons, que faut-il dire?

GLAIROT.

D'abord, mon général.

BOURGEOIS, *écrivant.*

Après?

GLAIROT.

Après? Eh bien! après, cela va tout seul.

Digitized by Google

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Mon général, ayant été informés qu'une division espagnole... »

GLAIROT.

Je ne mettrais pas, Ayant été informés... : on a l'air d'avoir été prévenu. Je mettrais, Tout à coup.

BOURGEOIS.

On ne peut pas commencer un bulletin par, Tout à coup. (*Écrivant.*) « Ayant eu connaissance.... »

GLAIROT.

A la bonne heure !

BOURGEOIS, *de même.*

« Qu'une division espagnole..... »

GLAIROT.

Espagnole d'insurgés.

BOURGEOIS.

Insurgés est inutile.

CLAIROT.

On le mettait toujours, dans l'autre guerre.

BOURGEOIS, *de même.*

« Division espagnole d'insurgés, forte de... » Combien y avait-il d'hommes?

GLAIROT.

Il pouvait y avoir... environ trois cents hommes.

Digitized by Google

BOURGEOIS.

Allons donc ! il y en avait plus de huit cents.

GLAIROT.

Oh !

BOURGEOIS.

Moi, je crois qu'il y en avait huit cents : je mets huit cents.

GLAIROT.

Soit... D'ailleurs, au quartier-général, ils en rabattent toujours.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Forte de huit cents hommes, sortait de Madrilegos, nous nous sommes portés à sa rencontre. »

GLAIROT.

Bien.

BOURGEOIS, *de même.*

« Et, après un combat opiniâtre.... »

GLAIROT.

Et une défense consécutive.

BOURGEOIS.

Ce n'est pas français.

GLAIROT.

C'est peut-être espagnol.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Et, après un combat opiniâtre, nous l'a-

Digitized by Google

vons vaincue.... » Il faudrait encore quelque chose pour finir la phrase.

GLAIROT.

Nous l'avons vaincue, sans coup férir.

BOURGEOIS.

Oh ! sans coup férir ! Cela veut dire sans tirer un coup de fusil.

GLAIROT.

Ça veut dire ça ? alors c'était pour plaisanter, il ne faut pas l'écrire.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Nous l'avons vaincue complétement. Trois cents insurgés sont restés sur le champ de bataille ; nous avons fait sept cents prisonniers : et le reste s'est enfui dans les montagnes... »

GLAIROT.

Un moment..., il faut raisonner : sept cents prisonniers et trois cents morts, cela fait mille hommes, et nous avons dit qu'il n'y en avait que huit cents...; d'ailleurs, nous ne pouvons pas annoncer sept cents prisonniers, quand nous n'en ramenons que deux cents.

BOURGEOIS.

Si tu le prends comme ça, il n'y avait pas non plus trois cents morts, puisqu'il n'y avait que vingt blessés.

Digitized by Google

GLAIROT.

Des morts, ou peut en mettre tant qu'on veut.

BOURGEOIS, *écrivant.*

Alors : « Nous avons fait deux cents prisonniers, et trois cents morts sont restés sur le champ de bataille. De notre côté, la perte a été peu considérable.... »

GLAIROT.

Par exemple, c'est la vérité : nous n'avons eu ni tués ni blessés.

BOURGEOIS.

C'est inutile à dire : perte peu considérable s'entend bien. (*Écrivant.*) « Parmi les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués, nous citerons.... »

GLAIROT.

Ah ! voyons, qu'est-ce qui s'est distingué ?

BOURGEOIS.

D'abord le capitaine Lincourt.

GLAIROT.

Oui, le capitaine se distingue toujours. Ensuite ?

BOURGEOIS.

Voyons, t'y mets-tu ?

GLAIROT.

Et toi ?...

Digitized by Google

BOURGEOIS.

Moi, je m'y mets, parce que cela fera plaisir à mon père, qui est député.

GLAIROT.

Eh! bien, alors, moi aussi : ça fera plaisir à ma sœur, qui doit recevoir le journal; elle tient un café.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Qui se sont particulièrement distingués, nous citerons le capitaine Lincourt, le lieutenant Glairot et le sous-lieutenant Bourgeois..., le sergent-major Dupuis... »

GLAIROT.

Le fourrier Bernard.

BOURGEOIS.

Non : il m'a donné un trop mauvais logement.

GLAIROT.

Eh! bien, le sergent Perrin, le caporal Renaud et tous les soldats généralement quelconques.

BOURGEOIS.

On ne peut pas mettre tous les soldats... Quand tout le monde se distingue, personne ne se distingue. Deux soldats, c'est assez.

Digitized by Google

GLAIROT.

Eh bien! mets celui qui porte mon sac, le petit Ramigeot.

BOURGEOIS.

Et puis celui qui nous a apporté des poules l'autre jour.... Comment s'appelle-t-il donc?

GLAIROT.

Ah! ce voleur de Moricet.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Ramigeot, Moricet, et puis le tambour Croquet. »..... Il nous fait rire... Voilà un bulletin parfait.... Il n'y manque plus que la signature du capitaine.

GLAIROT.

Cela fera de l'effet, et les récompenses ne peuvent manquer.

BOURGEOIS.

Il faut parler : autrement on n'a jamais rien. Les officiers de troupes sont déjà assez malheureux, avec un état-major qui prend toutes les croix pour lui.

GLAIROT.

Il est vrai que l'état-major est gourmand. Allons porter le bulletin au capitaine.

Digitized by Google

SCÈNE V.

Une chambre dans la maison de l'alcade; chaises et canapé en paille; une madone dans le fond.

LINCOURT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! seigneur officier, quel service vous m'avez rendu! Sans vous, fray Domingo....

LINCOURT.

Vous aurait fait peut-être périr dans les cachots de son couvent?....

LA COMTESSE.

Oh! non, pas dans un cachot. Il m'avait enfermée dans sa cellule, où, malgré mes cris...., quand vous êtes arrivé.... Ah! vous m'avez sauvé l'honneur.

LINCOURT.

Le misérable!

LA COMTESSE.

Il m'importunait depuis long-temps, et je l'avais toujours repoussé.... : car je déteste les capucins autant que j'aime les Français.... Vous resterez toujours dans notre ville, n'est-ce pas?

Digitized by Google

LINCOURT.

Madame, je le voudrais....

LA COMTESSE.

Notre-Dame-del-Carmen ne m'a jamais rien refusé : je lui demanderai qu'elle vous fasse rester assez de temps pour que je puisse vous convertir à notre sainte religion. Vous serez très-bien ici.

LINCOURT.

Madame, auprès de vous...

LA COMTESSE.

Mon mari n'est pas jaloux.

LINCOURT.

Cependant, quand on a une aussi jolie femme...

LA COMTESSE.

Il se fait gloire d'être ce qu'on appelle chez nous désabusé. C'est un excellent mari, que j'ai aimé, que j'estime...

LINCOURT.

Heureux celui qui le remplacerait dans votre cœur !

LA COMTESSE.

C'est un bonheur qu'un Français ne doit guère envier : les Françaises ont, dit-on, tant de charmes ! On fait cependant grand bruit de la galanterie de vos compatriotes.

Digitized by Google

LINCOURT.

Et l'on a raison.

LA COMTESSE *s'assied sur un canapé, et invite du geste Lincourt à prendre place près d'elle.*

A-t-on raison aussi quand on parle de votre légèreté ?

LINCOURT.

Que ne m'est-il permis de vous prouver que c'est une calomnie !

LA COMTESSE, *tendrement.*

Mon mari est en prison.

LINCOURT, *se levant.*

Je vais ordonner à l'instant....

LA COMTESSE, *le retenant.*

O ciel! vous pourriez me laisser seule!

(*Tous deux sont de nouveau assis.*)

LINCOURT.

Calmez-vous, je vous en prie... : je reste... ; je suis trop heureux de rester près de vous.... Le comte, on le délivrera plus tard...., dans une heure... : il ne court aucun danger.

LA COMTESSE.

Que vous êtes bon! Comment vous prouver ma reconnaissance?

LINCOURT, *s'approchant.*

Un seul de vos regards....

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?....

(*Elle va tirer le rideau devant la madone, et revient s'asseoir.*

LINCOURT.

Vous parliez de reconnaissance! n'est-ce pas moi qui vous en devrai toute ma vie?

LA COMTESSE.

Si je vous convertis, il ne manquera rien à mon bonheur... (*Elle va découvrir la madone.*) Je l'espère : c'est Notre-Dame qui vous a fait venir ici pour votre salut. (*Elle revient.*)

LINCOURT, *se levant.*

Maintenant, je vole à la prison du comte.....

LA COMTESSE.

Le voici....

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, DON JOSÉ, MARQUITA.

LE COMTE.

Seigneur commandant! quelle reconnaissance! Vos soldats nous ont délivrés.

DON JOSÉ.

Et, grâce à vous, nous échappons au supplice.

Digitized by Google

LE COMTE.

Les auteurs du massacre, Juanito, Domingo et plusieurs moines, sont arrêtés.

LINCOURT.

C'est bien. Je vais les envoyer au général, qui les fera fusiller.

MARQUITA.

Après les avoir confessés.

LE COMTE.

Ils ne méritent pas qu'on les confesse.

DON JOSÉ.

Qu'ils soient damnés.

LINCOURT.

Comme vous voudrez. Je n'y tiens pas.

LA COMTESSE, *à Lincourt.*

Permettez que l'on confesse fray Domingo, je vous en conjure. Ce sera prouver que vous voulez suivre mes conseils et vous convertir à la foi catholique.

LINCOURT.

Je ne puis rien vous refuser, madame. Il aura tous les sacremens.

Digitized by Google

DES PRÉCÉDENS, GLAIROT, BOURGEOIS.

GLAIROT.

Capitaine! ce damné moine qu'on appelle Domingo vient de s'échapper. Mais ce n'est pas tout : les paysans des environs s'insurgent pour défendre leurs capucins. Nous allons en voir de cruelles ; dans la dernière guerre...

LINCOURT.

Diable! comment faire? Nous avons déjà beaucoup de prisonniers à garder. Si la guérilla royaliste vient encore nous attaquer par-dessus le marché...

DON JOSÉ.

Donnez des armes aux prisonniers constitutionnels.

LE COMTE.

Nous nous mettrons à leur tête, et nous vous défendrons.

LINCOURT.

Armer nos ennemis pour nous battre contre nos alliés! c'est impossible.

GLAIROT.

On n'y comprend plus rien. (*A Bourgeois.*) Je voudrais voir ici ton père, qui est député.

Digitized by Google

LINCOURT.

Allons, il faut se replier sur le régiment avec nos prisonniers.

LE COMTE.

Alors, je vous prie de m'emmener avec vous : je suis aussi votre prisonnier.

DON JOSÉ.

Et moi aussi. J'ai été milicien : je me rends.

LA COMTESSE.

Seigneur commandant, je ne vous quitte pas.

MARQUITA.

Nous partons tous avec vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

(*La place publique. — Les Français sont rangés en bataille à gauche ; à droite plusieurs charrettes sur lesquelles on entasse des paquets.*)

GLAIROT ; CROQUET, *ayant une banderolle de pigeons, et tenant un chien en lesse ;* UN CAPORAL, UN SOLDAT.

CROQUET.

Lieutenant, faut-il battre le rappel !

Digitized by Google

GLAIROT.

Tout à l'heure... Mais te voilà tout emplumé! Où as-tu donc volé tous ces pigeons?

CROQUET.

Mon lieutenant, c'est la bourgeoise de mon logement qui m'a dit, dans son patois : Tiens, mi corazon, mon petit cœur, prends ces palomas : les brigands de la Foi vont venir, et j'aime mieux que ce soit toi qui profites de mes pigeons qu'un voleur.

GLAIROT.

Et ce grand lévrier, qui te l'a donné?

CROQUET.

Il passait dans la rue : je l'ai appelé Caraco, et il m'a suivi.

GLAIROT.

Parce que tu l'as attaché.

CROQUET.

Je l'ai attaché pour qu'on ne me le vole pas. Il vaut bien une pièce de dix francs : il est de ma hauteur.

(*Glairot s'éloigne. Croquet chante.*)

Une belle princesse
Voyant un beau tambour,
Elle était dans l'ivresse,
Y rêvait nuit et jour,

Digitized by Google

Lui disant : Je vous aime,
Félicité suprême !...

Caporal, comprenez-vous ce langage-là, félicité suprême? C'est un mot de princesse, comme pour dire : Ah ! sacristi ! que je suis contente !

LE CAPORAL.

De quoi est-elle donc contente?

CROQUET.

D'avoir rencontré un gentil tambour qui lui a donné dans l'œil.

LE CAPORAL.

Sont-ils assez orgueilleux, ces musiciens !

CROQUET.

La romance n'est pas de mon invention ; je puis la montrer imprimée, et on lit au bas : « Vu véritable à la préfecture de police. »

UN SOLDAT.

Oui ; mais, dans la romance, au lieu de tambour, il y a troubadour.

CROQUET.

Eh bien ! c'est la même chose. Troubadour est notre ancien nom, avant la révolution. Il ne faut pas avoir l'air de nous mesquiner, car c'est un tambour qui a gagné la bataille de Marengo.

Digitized by Google

LE CAPORAL.

Allons donc!

CROQUET.

Le fait est bien connu; tous les tambours vous le diront : c'était un nommé Rivaut, de la troisième demi-brigade; il avait juste mon âge, dix sept ans. Le premier consul vient à lui, et lui dit comme ça : Camarade, il n'y a plus rien à frire; bats la retraite. Mais v'là que Rivaut bat la charge, et l'Autrichien est enfoncé sur toute la ligne. C'est exact.

LES PRÉCÉDENS, LINCOURT; *puis* BOURGEOIS.

LINCOURT.

Allons, tout est-il prêt?

GLAIROT.

Bientôt, capitaine. Bourgeois fait sortir les prisonniers : voyez.

LINCOURT.

Mais il y a là plus de six cents hommes.

BOURGEOIS, *arrivant.*

Capitaine, je ne sais pas comment cela se fait; mais ce matin je trouve trois fois plus de prisonniers qu'hier. Ils crient : Vive le duc D'Angoulême! Allons en France!

Digitized by Google

CROQUET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! en v'là-t-il des prisonniers! Encore, encore, et puis encore... La victoire augmente.

BOURGEOIS, *bas à Glairot.*

Tu vois bien que j'avais raison pour le bulletin.

LINCOURT.

Ma foi, qu'ils soient les bien-venus... Tambour, la marche!

(*Les troupes défilent, suivies de charrettes pleines de meubles et d'habitans. On voit dans une voiture le comte, la comtesse, don José et Marquita.*

JUANITO, SOLDATS DE LA FOI, PAYSANS, DOMINGO.

DOMINGO, *à cheval, un sabre à la main.*

Invinsibles Espagnols, vous avez enfin brisé la pierre de la constitution, et chassé les Français, plus négros que les négros eux-mêmes. Mort aux constitutionnels, aux Français et aux hérétiques de toutes les nations!

Digitized by Google

(*Les paysans se mettent à piller, et Domingo, plante au milieu de la place un drapeau sur lequel est écrit :* CETTE VILLE A ÉTÉ PACIFIÉE PAR LA PROTECTION DE SAINT JACQUES, NOTRE PATRON.

FIN.

Digitized by Google